

i demoni la cerisaie hamlet

de Fedor Dostoïevski / mise en scène Peter Stein
18 – 26 septembre / Berthier 17€

d'Anton Tchekhov / mise en scène Julie Brochen
22 septembre – 24 octobre / Odéon 6€

de William Shakespeare / mise en scène Nikolai Kolyada
7 – 16 octobre / Berthier 17€

l'opérette imaginaire le petit

de & mise en scène Valère Novarina
9 – 13 novembre / Odéon 6€

chaperon rouge pinocchio

de Joël Pommerat d'après le conte populaire / mise en scène Joël Pommerat
24 novembre – 26 décembre / Berthier 17€

d'après Carlo Collodi / de & mise en scène Joël Pommerat
24 novembre – 26 décembre / Berthier 17€

dämonen le vrai sang le jeu

de Lars Norén / mise en scène Thomas Ostermeier
3 – 11 décembre / Odéon 6€

de & mise en scène Valère Novarina
5 – 30 janvier / Odéon 6€

de l'amour et du hasard

de Marivaux / mise en scène Michel Raskine
12 janvier – 6 février / Berthier 17€

la fin ma chambre froide

d'après Bernard-Marie Koltès, Franz Kafka & John Maxwell Coetzee / mise en scène Krzysztof Warlikowski
4 – 13 février / Odéon 6€

de & mise en scène Joël Pommerat
2 – 27 mars / Berthier 17€

adagio trilogie eschyle noli

de & mise en scène Olivier Py
16 mars – 10 avril / Odéon 6€

d'après Eschyle / mise en scène Olivier Py
26 avril – 21 mai / Odéon 6€

me tangere mille francs de

de & mise en scène Jean-François Sivadier
27 avril – 22 mai / Berthier 17€

de Victor Hugo / mise en scène Laurent Pelly
11 mai – 5 juin / Odéon 6€

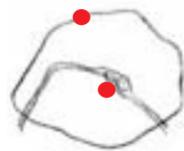
récompense impatience

Festival de jeunes compagnies
9 – 18 juin / Odéon 6€ & Berthier 17€

01 44 85 40 40 / theatre-odeon.eu

Théâtre de l'Odéon

Place de l'Odéon Paris 6^e / Métro Odéon
RER B Luxembourg



Ateliers Berthier

1 rue André Suarès (angle du Bd Berthier) Paris 17^e
Métro et RER C Porte de Clichy

Renseignements et location

- Par téléphone 01 44 85 40 40
du lundi au samedi de 11h à 18h30
- Par internet theatre-odeon.eu ; fnac.com ;
theatreonline.com
- Au guichet du Théâtre de l'Odéon
du lundi au samedi de 11h à 18h

Contacts

- Abonnement individuel, jeune, découverte/contemporain
et Carte Odéon
01 44 85 40 38
abonnes@theatre-odeon.fr
- Groupes d'amis, associations, comités d'entreprise
01 44 85 40 37 ou 40 88
collectivites@theatre-odeon.fr
- Groupes scolaires, universitaires, associations d'étudiants
01 44 85 40 39 ou 40 33
scolaires@theatre-odeon.fr

Salles accessibles aux personnes à mobilité réduite,
nous prévenir impérativement au 01 44 85 40 37

— Toute correspondance est à adresser à
Odéon-Théâtre de l'Europe – 2 rue Corneille – 75006 Paris

ODÉON
DE L'EUROPE
THÉÂTRE
Direction Olivier Py

Couverture © élément - Gilles Guadet & Jérôme Witz, Olivier Goumes peinture, Benjamin de Diebach, photographie / Festival Bazing © George D. Lepp CORRIS, Le Vrai sang, Un temps, deux temps et la moitié d'un temps © Valère Novarina / Le Jeu de l'amour et du hasard © Michel Cavalec / La Fin (Konec) © Magda Huczel / Licenses d'entrepreneurs de spectacles 1007318 et 1007319

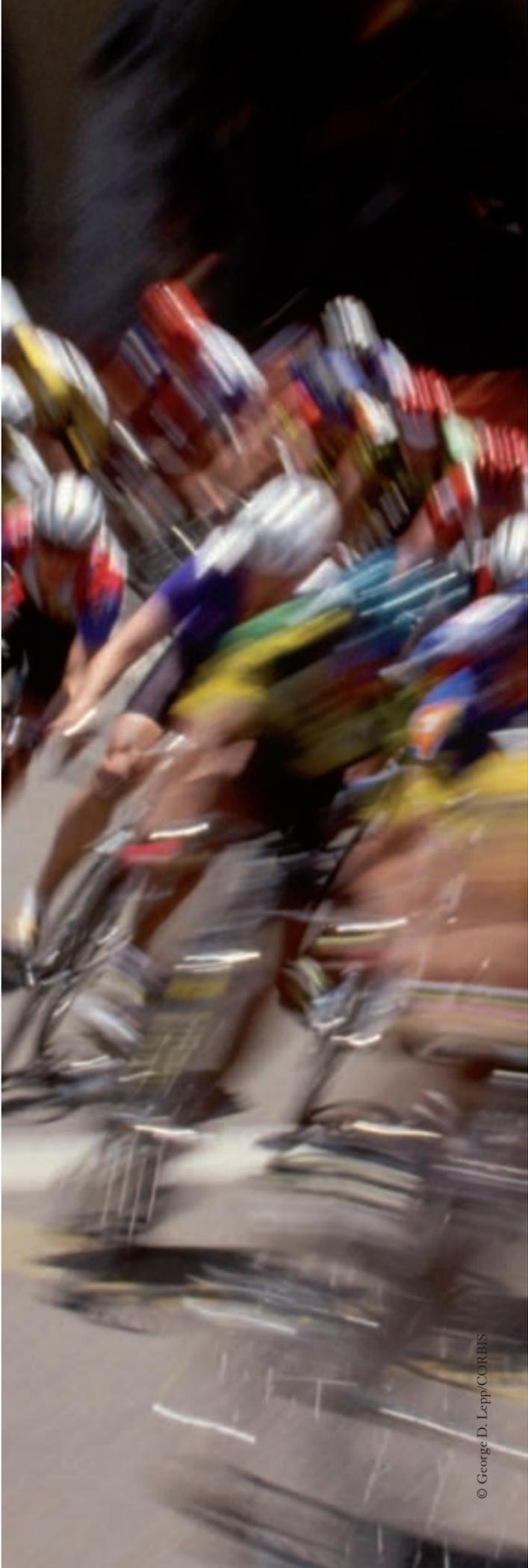
Lettre N°18 janvier – février 2011

Le Vrai sang
Le Jeu de
l'amour et du hasard
La Fin Présent composé

L'Odéon -Théâtre de l'Europe porte un triple nom qui vient de loin, de la Grèce et d'au-delà, il y a vingt-cinq siècles et plus. L'Odéon fut d'abord un «lieu où l'on chante» : tel était le nom d'un édifice que Périclès fit bâtir au pied de l'Acropole, à deux pas de ce grand «lieu où l'on voit» qu'est le théâtre de Dionysos. Odéon et Théâtre furent donc consacrés d'abord à des vocations distinctes : celle du chant, celle du drame. Aujourd'hui, un trait d'union les associe, sous le signe d'Europe – la belle Phénicienne que Zeus lui-même, sous la figure d'un taureau, vint ravir sur sa plage orientale, et que son frère Cadmos chercha en vain avant de se fixer en terre grecque pour fonder Thèbes en s'unissant à Harmonie... Vieille légende qui rappelle à qui veut l'entendre que notre continent, de rivage à rivage, fut toujours une contrée de voyageurs, de frontières franchies et d'origines incertaines, multiples autant que profondes.

Cette diversité européenne imprègne notre rentrée. Comme toujours, elle est moins affaire de stricte géographie que d'esprit – et l'esprit, comme on sait, souffle où il veut. Aussi notre saison-monde est-elle faite d'Allemagne, d'Italie, de Russie, de Pologne, de Royaume-Uni, de Hongrie, de Suède, d'Espagne, d'Israël, voire d'Afrique et d'Amériques... Embarras de richesses, dira-t-on peut-être ? Mais celles que nous vous offrons sont faites pour circuler. Elles sont le fruit et le reflet du bruissement des langues, du dynamisme des cultures, des histoires complexes et innombrables de l'humanité. À vous de tirer de leur profusion non pas un portrait unique de notre monde (qui donc pourrait prétendre le dresser ?) mais au moins quelques-uns de ses éclats.

Pour célébrer la nouvelle année, que d'ores et déjà nous vous souhaitons magnifique, nous accueillerons la création de l'auteur européen au cœur de notre saison : Valère Novarina, puisant à pleines mains dans son vivier de mots en liberté, fera jaillir dans *Le Vrai sang* la vitalité nourricière qui constitue «l'action à vif du langage», et d'un «langage capturé vivant [...] dans la forêt des rébus». À son «théâtre de la cruauté comique», grondant tel un orage traversé de fulgurants «logodrames» poétiques, répondra à quelques jours d'intervalle l'esprit non moins rigoureusement cruel d'un *Jeu de l'amour*... aux teintes parfois goyesques, subtilement réinventé par Michel Raskine. Pour notre plus grand plaisir, ce sera ensuite le moment de retrouver Krzysztof Warlikowski, qui nous fait l'amitié de revenir, après *Krum* et *Un Tramway*, avec l'un de ses spectacles les plus personnels. *La Fin* est comme à l'image de notre saison, réunissant sous une même bannière trois auteurs aussi différents que Koltès, Kafka et Coetzee. Le Français, le Tchèque, le Sud-Africain ont tous trois fourni au metteur en scène de Varsovie la matière d'une interrogation intime sur le seuil qui borne toute existence et sur les efforts parfois tâtonnants par lesquels, du crime jusqu'à l'art, l'être humain cherche à lui conférer un sens.



© George D. Lepp/CORBIS

«La parole passe dans la matière,
revient à l'homme, retourne s'enfuir chez les choses» Valère Novarina

5 – 30 janvier 2011
Odéon 6^e



Le Vrai sang

de & mise en scène Valère Novarina
auteur européen au cœur de la saison 2010 – 2011

Création

«Entrée dans le mélodrome !» C'est sur cet éclatant néologisme que Valère Novarina concluait il y a quelques mois un court texte présentant le chantier du *Vrai sang*. Belle façon d'entrer en piste, en jeu et en matière. Il y a du cycle, du cirque et du cercle dans ce «mélodrome»-là, carnaval jaillissant où les acteurs ne font leur entrée que pour mieux «sortir d'homme»... Car le théâtre novarinien – perpétuelle invention de présences qui tient de la performance quasiment sportive, haletante, à corps perdu – est aussi libre jeu avec les mots, déploiement d'un espace inouï où la chair, la langue, la pensée, s'ouvrent et se croisent inextricablement. Et la musique, aussi : les mélodies de Christian Paccoud seront une fois encore de la partie pour achever de donner au *Vrai sang* cette tonalité mi-savante mi-populaire qui a conféré à des spectacles comme *L'Opérette imaginaire* ou *L'Acte inconnu* leur saveur si particulière de «drame forain». Le faux sang, au théâtre, cela s'est vu et se verra ; mais le vrai sang, celui où baigne «l'action à vif du langage», est toujours aussi rare, et Novarina est là pour nous en rappeler le goût. Laissez-vous donc emporter dans les rafales d'un français à nul autre pareil et pluriel comme pas un !

«J'avance par floraisons» : entretien avec Valère Novarina

Comment comprendre ce titre, Le Vrai sang ?

Ce sont des mots de *Lumières du corps* : «... comme si le langage était le vrai sang». À certains égards, la pièce explore ce que pourrait être ce vrai sang au théâtre, tourne autour de cette question... Et j'aime la brièveté du mot «sang», un beau mot, quand on le voit écrit, avec ce «g» à la fin, comme un paraphe... Renato Bianchi est en train de faire des costumes très colorés. La perception des couleurs change la perception du langage. Il y a toute une chromologie !... Tout agit sur notre perception du langage... Au théâtre, nous faisons l'expérience de la mêlée des sens. Les objets parlent, et la peinture et le rythme : le langage s'empare de tout. C'est comme une succession de bains révélateurs. D'abord on est seul dans le texte longtemps, et face à lui ; puis il y a les premières lectures à la table, et on entend autre chose. Le dernier bain révélateur, c'est le public qui vient lui aussi révéler la pièce... C'est comme un changement d'élément à chaque fois : de l'eau à l'air, à la terre. Le texte reste le même, mais il est transposé ailleurs, reflété en d'autres miroirs.

L'une de vos peintures va être intégrée à la scénographie...

Normalement, je peins les décors moi-même, tout ou partie, selon la surface. Cette fois-ci, Philippe Marioge a créé un espace très particulier, avec un plan incliné transparent. Nous sommes partis d'une toile que j'ai peinte il y a quelques années... J'étais à Nuremberg, et disons, dans une réaction quasi épidermique à ce qu'évoque cette ville, j'ai voulu peindre en m'inspirant du Livre de Daniel... Le Livre de Daniel est l'un des plus beaux qui soient : il est écrit en grec, en hébreu et en araméen. Il transparaît parfois sous notre spectacle : la main invisible qui trace des mots sur le mur, Nabuchodonosor paissant avec les animaux... Ou ces deux mots, ou plutôt ces deux verbes attribués à Dieu, «Il sauve, il libère», il vient, il sera et non pas «Il est.» Mais cela affleure à peine. Cela fait plusieurs fois que je veux écrire quelque chose autour du Livre de Daniel, et je ne le fais jamais... *L'Acte inconnu*, qui



Valère Novarina, *Un temps, deux temps et la moitié d'un temps*, acrylique sur toile, 200 cm x 200 cm

portait en son centre la très grande marionnette *Daniel Znyk*, était peut-être une façon d'y arriver !... J'ai voulu plusieurs fois repartir du Festin de Balthazar et de la main qui écrit sur le mur : «pesé, compté, divisé». Pour ce qui est de cette toile, nous allons l'agrandir et la recadrer. J'ai peint cette série de toiles tantôt au sol, tantôt au mur. Je travaille souvent ainsi : six tableaux en six jours, ou 2587 dessins en quarante-huit heures. J'ai besoin de la contrainte du temps, de la lutte contre le temps, de créer dans cette contrainte, un peu comme les acteurs. Dans ma façon de travailler le texte, aussi : le texte plus que jamais cette fois-ci a été «peint». Dans la peinture, les choses restent très longtemps dans un chaos et s'organisent définitivement soudain. Dans l'écriture aussi. L'ordre n'est trouvé qu'à la fin.

Comme une sorte de coagulation ?

Oui, ça se précipite. Dans le prologue du livre, il est question de «précipités sur précipités», au sens chimique : c'est comme des matérialisations d'éléments qui réagissent les uns sur les autres... Pendant l'écriture du livre, comme tou-

jours, j'ai tenu un journal. Cette fois-ci, finalement, le journal est entré dans le livre... Mais il n'entrera pas forcément dans la pièce. Le journal raconte les ruminations, sous forme à peu près brute, qui ont accompagné un an de travail. Il esquisse des programmes, des choses en cours, des processus en voie de maturation. Il explore quelques pistes à suivre, qui stimulent ou relancent l'écriture ou des murs jamais franchis.

Et l'écriture proprement dite ?

Ma manière est particulière. J'aime ce mot de *manière*, qui vient de «main». J'écris à la main, puis cela est saisi à l'ordinateur par Lola Creïs qui met le manuscrit au propre. La correction d'épreuves est une étape essentielle. Je surcharge, je fais proliférer. J'avance par floraisons. Et l'ordre surgit à la fin. Auparavant, tout est numéroté de façon extrêmement précise. De façon à pouvoir tout chambouler, transformer la disposition, revenir à la première version, en bricolant. Je veux pouvoir agir, profondément et partout sur le livre, en tous points et tout le temps. C'est le travail que j'ai fait cet été. Jusqu'au mo-

ment où ça se construit, organiquement et très vite, tout à la fin, dans l'urgence joyeuse et redoutable, en repoussant de jour en jour l'échéance fixée par mon éditeur, Paul Otchakovsky-Laurens. Cette idée que la structure est la dernière venue, je crois qu'elle provient pour moi de la façon de travailler des acteurs. Ils font beaucoup d'exercices, très patients, gymniques, et quelque chose surgit aux derniers jours. André Marcon m'a dit une chose qui m'a beaucoup frappé. Il m'a raconté que les Anglais, quand ils préparent un Shakespeare, ne répétaient jamais la dernière scène. Cela m'a beaucoup plu. C'est l'art de frôler la catastrophe !... Et peut-être l'art tout court. Dès que le texte est transcrit en machine, il est affiché au mur et là commencent les corrections perpétuelles des épreuves. Tout ce qui est enlevé, rayé, est quand même là, à vue, exposé... C'est comme une archéologie. Ça me permet de rester au contact avec le *fumier*, avec les couches souterraines du texte. Croyant pratiquer le premier la littérature pariétale, je déroule le texte en fresques sur le mur, je l'épingle. Et puis, de la fresque, je passe de plus en plus au volume. Je sens qu'il y a une parenté entre la dispersion sur la page et la mise en scène. Le mouvement consiste toujours à aller dans l'espace, à l'ouvrir toujours plus, jusqu'à livrer le texte à d'autres corps... S'il y a une scénographie forte, comme sont toujours celles de Philippe Marioge, cela peut presque être un jeu d'enfant. L'espace devient une portée où les corps se fixent tout de suite en place, comme des notes. Sans qu'on se pose de questions. La scénographie de Philippe pour *L'Opérette* a eu cet

effet extraordinaire, et ça s'est vraiment passé comme ça : au fond, il n'y a pas eu de mise en scène, les corps hongrois se sont mis pratiquement tout seuls à leur place juste, et voilà tout. Finalement, nous faisons tout à l'envers : les acteurs avant la pièce, la scénographie avant le texte... L'alliance avec Philippe Marioge, avec Christian Paccoud, avec Céline Schaeffer, avec Adélaïde Pralon et Pascal Omhovère, est fondamentale, mais nous faisons systématiquement tout à l'envers. L'inversement est aussi une figure de la respiration.

À l'envers par rapport à quoi ?

Par rapport à : «un, je choisis un thème de l'Histoire ancienne ; deux, je choisis les personnages ; trois, je leur donne des paroles...» À l'inverse de Racine, si vous voulez !

Et avez-vous le sentiment que votre manière est en train d'évoluer ?

Actuellement, je retourne au roman théâtral. Une partie seulement du livre *Le Vrai sang* sera jouée. C'est une manière de revenir au livre, à l'utopie du livre. Ne pas oublier la force du non-lieu théâtral.

Mais après la mise au point du livre utopique, votre création va encore jusqu'à la scène ?

Après le livre, on fait une lecture de l'ensemble. Très vite, je vois beaucoup de choses qui vont tomber. C'est comme une érosion, qui passe par le souffle. Il faut trouver l'os. Dégager les épisodes, resserrer, parfois dédoubler. Il y a beaucoup de reminiscences. Le texte agit par *leitmotif*. Lectures et vues sont des

reminiscences. Il faut sortir les rythmes et la structure cachée. Cette phase devrait aller assez vite. D'abord, une première lecture, trois jours avant le vrai début du travail, et puis le 15 novembre, on s'attaque à la version scénique. Là, nous passerons un ou deux jours de lectures à vérifier les différents parcours des comédiens. Après cela, le texte de scène est à peu près fixé. Par contre, les parties chantées ne sont pas encore là, nous les travaillons avec Christian dans un atelier tardif et très à part.

Son, sens et sang : semence de l'univers.

Et les rôles ?...

Comme dans *L'Opérette*, comme dans *Le Drame de la vie*, ça part toujours d'une multitude. Les personnages revêtent de nouveaux noms à chaque scène comme autant de costumes. Et à la fin du livre s'écoule un fleuve de noms. Les noms miroitent sans fin. Comme une *semée* humaine. J'ai toujours une réserve, que j'appelle le Vivier de noms, une sorte de piscine nocturne où je les laisse vivre leur vie. Certains reviennent d'une œuvre à l'autre... Même si cette multiplication des noms est moins sensible en scène, je tiens à cet effet particulier, à ce miroitement.

Propos recueillis le 9 novembre 2010
par Daniel Loayza

Général

avec Julie Kpéré, Norah Krief, Manuel Le Lièvre, Mathias Levy, Olivier Martin-Salvan, Christian Paccoud, Dominique Parent, Myrto Procopiou, Agnès Sourdilhon, Nicolas Struve, Valérie Vinci & Richard Pierre, Raphaël Duplex
musique Christian Paccoud scénographie Philippe Marioge peintures Valère Novarina collaboration artistique Céline Schaeffer
costumes Renato Bianchi lumière Joël Hourbeigt dramaturgie Adélaïde Pralon & Pascal Omhovère
production déléguée L'Union des contraires coproduction Odéon-Théâtre de l'Europe
avec l'aide du ministère de la Culture et de la Communication
cette œuvre a bénéficié de l'aide à la production et à la diffusion du fond Sacd Théâtre.
Le texte sera publié en janvier 2011 aux éditions P.O.L.

Ouverture de la location le mercredi 15 décembre

Tarifs : 32€ – 24€ – 14€ – 10€ – 6€ (séries 1, 2, 3, 4, debout)
du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi

12 janvier – 6 février 2011
Ateliers Berthier 17^e



Le Jeu de l'amour et du hasard

de Marivaux
mise en scène Michel Raskine

Il n'y a pas d'amour heureux

Le Jeu de l'amour et du hasard est la pièce la plus célèbre de Marivaux, la plus jouée, la plus commentée. C'est surtout la plus radicale, la plus économe. Elle est dense, glaciale, et... brève, quasi mathématique. Algébrique, plus exactement. Deux + deux + deux personnages. Deux hommes et deux femmes, ou encore deux maîtres et deux serviteurs, soit deux couples de tricheurs, plus un père

Entendre – (ré)entendre ? – ce qui se dit, voilà l'idée. Pas ou peu de «décor», mais plutôt des fragments du dix-huitième siècle, comme par effraction. Par exemple, canapés d'époque par-ci par-là pour se poser ou se cacher, frondaisons sur toiles peintes, chandeliers, bougies et nappes damassées... Pas de basques élégantes ou de robes virevoltantes, mais des vêtements d'aujourd'hui

et les corps égarés dans un espace vide et quasi nu. La rugosité du temps qui passe se chargera, pour ces vieux amants, de donner à ces danses d'amour la douce tristesse de la dernière passion. «Plaisirs d'amour ne durent qu'un moment, chagrins d'amour durent toute la vie...»

Michel Raskine, avril 2008

Renverse,
ravage, brûle,
enfin épouse !

et son fils, organisateurs et voyeurs à la fois d'une «expérience», démarche chère au Siècle des Lumières.

Une comédie tragique, en somme. Une tragédie, peut-être ?

Nous tenterons nous aussi une expérience : faire jouer le quatuor d'amoureux déguisés par des actrices et acteurs qui n'ont plus vingt ans. Leur maturité et leur expérience, et de la vie, et de la scène, nous empêcheront de succomber à la trop commune musique des mots.



© Michel Cavalc



© Michel Cavalc

Extrait de presse...

Michel Raskine révèle la profondeur et l'humanité de Marivaux. Superbe.

Dans un palais habité par les fantômes d'un passé glorieux. Orgon et ses deux rejetons attendent on ne sait quoi, on ne sait qui, un qui viendra les réveiller de leur mort imagé.

Comme les héros d'un film de Buñuel, ces bourgeois empreints de morgue ont perdu toute humanité. Ils trompent leur ennui dans le jeu de l'amour et du hasard. Les maîtres endossent les habits de leurs valets, et vice-versa, dans une comédie des sentiments qui les conduit irrémédiablement à l'échec. Qu'importe l'issue, au moins ils auront eu un instant de frisson.

Tournant le dos aux lectures élégantes et raffinées d'un dramaturge réputé brillant, Michel Raskine viole le texte de Marivaux pour en révéler la profondeur et l'humanité. Le spectateur découvrira une œuvre au noir, d'une violence inouïe, qui n'épargne personne.(...)

L'âge des comédiens explique aussi la noirceur du propos, mais aussi ce qui le rend stimulant et virtuose. *Le Jeu de l'amour et du hasard* n'est plus affaire de jeunes écervelés, mais de quinquagénaires désabusés qui ont perdu toutes leurs illusions.

À ce jeu, Marief Guittier (Silvia) et Christian Drillaud (Dorante), Christine Brotons (Lisette) et Stéphane Bernard (Arlequin) sont de première force. En coulisses, comme des voyeurs de leur propre échec, Guy Naigeon (Orgon) et Michel Raskine (Mario) comptent les points d'une partie où il n'y a que des perdants.

Antonio Mafra – *Le Progrès*, février 2009

Générique

avec Stéphane Bernard, Christine Brotons, Jean-Louis Delorme, Christian Drillaud, Marief Guittier, Guy Naigeon, Michel Raskine
décor Stéphanie Mathieu costumes Josy Lopez lumière Julien Louisgrand
production Théâtre du Point du Jour – Lyon, La Rose des Vents – Villeneuve d'Asq, Le Bateau Feu – Dunkerque, Théâtre de Sartrouville,
Le Granit – Belfort, Théâtre des 2 Rives – Rouen, La Comédie de Valence
créé le 26 février 2009 au Théâtre du Point du Jour – Lyon



En audio-description, le mercredi 26 janvier à 20h et le dimanche 30 janvier à 15h.

Contact : Marie-Pierre Mourgues 01 44 85 40 37 / marie-pierre.mourgues@theatre-odeon.fr

En collaboration avec l'association Accès Culture.

Ouverture de la location le jeudi 16 décembre

Tarifs : de 6€ à 28€ (série unique)

du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi



4 – 13 février 2011
Odéon 6^e



La Fin Koniec

d'après *Nickel Stuff*. Scénario pour le cinéma de **Bernard-Marie Koltès**,
Le Procès et *Le Chasseur Gracchus* de **Franz Kafka**
Elizabeth Costello de **John Maxwell Coetzee**
mise en scène **Krzysztof Warlikowski**

en polonais surtitré

«Les apparitions m'inspirent plus que les lieux» entretien avec Krzysztof Warlikowski

La pièce intitulée *La Fin* va parler de vous ?
Dans une certaine mesure, oui.

Cela fait un certain temps que vous parlez de vous-même dans vos spectacles. Nous en sommes à quel chapitre aujourd'hui ?

Un chapitre qui reflète le passé. Le milieu de ma vie, quand je suis devenu metteur en scène, quand j'ai commencé à faire surgir intensément des natures mortes en moi-même. Actuellement j'éprouve quelque chose que j'appelle «la première prémonition de la fin» et en même temps je suis encore une personne que j'aurais pu être si je n'avais pas échappé à Szczecin. Après (*A*)pollonia j'ai eu du mal à trouver une nouvelle matière sur laquelle je pourrais vouloir travailler. J'ai recouru à l'auto-analyse et dégagé certains traits qui m'ont conduit à trois textes sur lesquels *La Fin* se fonde. Le premier est un scénario, jamais produit, de Bernard-Marie Koltès, *Nickel Stuff*. Koltès y parle d'un homme qui, tout comme moi, est né au mauvais endroit. Tony, le personnage principal, correspond à mon enfance et à ma jeunesse à Szczecin. Il travaille dans un supermarché et gagne des concours de danse. Voilà son contact avec l'art. Je me suis souvenu de mes premières années, de mes parents qui rêvaient de me voir devenir un chauffeur de poids lourds, voyageant dans de nombreux pays. Ils croyaient que ce serait là une vie formidable. Ce destin – cette menace inaccomplie – vit encore en moi. Le deuxième texte est *Le Procès* de Kafka et ses quelques pages sur *Le Chasseur Gracchus*. Ces textes correspondent à la période de ma vie où je devenais metteur en scène. Notre histoire commence à l'envers. Le moment-carrefour de notre spectacle est un moment de réveil ou de rêve éveillé, celui où Joseph K. apprend son

arrestation. Kafka a écrit *Le Procès* contre lui-même alors qu'il était persécuté par son sentiment croissant de culpabilité. L'histoire nous montre un homme innocent qui ne comprend rien de ce dont on essaie de le convaincre. Ce sentiment d'innocence face à la dégénérescence du monde, à laquelle on est livré sans défense, je l'ai moi-même éprouvé. En même temps, je me rends compte qu'au fond, toute situation, tout sentiment d'autosatisfaction s'accompagnent de culpabilité. Kafka s'est aperçu que la tuberculose était un bon moyen d'éviter le mariage et de se retrouver pris dans les filets d'une vie à laquelle il ne voulait pas être confronté. Sa culpabilité doit l'avoir torturé. Elle concernait son père, les femmes. Dans (*A*)pollonia j'ai aussi creusé un problème de culpabilité à l'égard des femmes, exploré la complication des rapports entre hommes et femmes. Je me demande encore dans quelle mesure ce complexe me concerne. Ce doit être le cas, puisque quelque chose m'a attiré vers ce texte.

(*A*)pollonia se conclut sur un extrait d'Elizabeth Costello, le roman de J. M. Coetzee. Est-ce que *La Fin* va repartir du point où votre dernier spectacle s'achevait ?

Dans une certaine mesure, oui. (*A*)pollonia est encore proche dans le temps, toutes ces réalités se superposent. Elizabeth est une écrivain, une artiste. Dans ce spectacle, elle soulève une question qui porte sur la responsabilité de l'artiste – et nous parle de l'angoisse qu'on éprouve à errer aux abords de la porte qui nous cache l'invisible. Un tel personnage témoigne de la lucidité d'un être humain qui doit sa maturité à l'art, lequel à son tour l'a délivré de la peur du réel. Pour moi – comme pour le protagoniste de Koltès – la réalité était



© Magda Hueckel

affreuse, me forçait à m'en évader dans mes fictions, dans ma manière de parler d'elle. Coetzee, tout en se riant de lui-même en tant qu'auteur, choisit une femme pour devenir son alter ego. Cet artiste vénérable, en pleine maturité, cette autorité mondiale qui pendant sa visite en Pologne n'a rencontré que Kapuscinski, s'est mis un costume, un peu de rouge à lèvres et est devenu Elizabeth Costello. Grâce à cette mascarade il ose créer cet extrême coup d'éclat artistique – une vision de sa fin, ou la fin de quiconque. Il doit avoir supposé qu'une femme peut souffrir cette dérision alors que les hommes ne le pourraient pas. Coetzee a même pris le risque de jeter un coup d'œil au-delà du seuil. Costello nous dit que la lumière est brillante, sans plus – ce n'est pas la lumière que Dante a vue au Paradis. Je promets que dans ce spectacle je m'arrêterai en-deçà du seuil, je n'irai pas plus loin.
[...]

Le théâtre, l'art et son illusion, sont-ils la seule vraie possibilité de sortir de la cage de la vie ?

Ce n'est pas une nouveauté. Je parle seulement du caractère inévitable de cette réflexion. À qui avons-nous donné le prix Nobel au cours du XX^e siècle ? À des auteurs qui décrivent des mondes en voie de disparition. Pour un monde juif disparu, nous avons donné le Nobel à Singer. Pour un monde blanc disparu, celui où le latin et le grec étaient enseignés en Afrique du Sud, nous avons donné le prix à Coetzee, qui a consigné ce monde par écrit. Beaucoup de mondes ont ainsi disparu, et c'est peut-être là l'héritage le plus important du XX^e siècle.
[...]

Propos recueillis par Katarzyna Janowska
Przekrój n° 39, 28 septembre 2010

Généralique

avec Stanisława Celińska, Magdalena Cielecka, Ewa Dałkowska, Wojciech Kalarus, Marek Kalita, Mateusz Kościukiewicz, Zygmunt Malanowicz, Maja Ostaszewska, Magdalena Popławska, Jacek Poniedziałek, Anna Radwan, Maciej Stuhr
adaptation Krzysztof Warlikowski, Piotr Gruszczyński dramaturgie Piotr Gruszczyński décor & costumes Małgorzata Szczęśniak lumière Felice Ross
musique Paweł Mykietyn chorégraphie Claude Bardouil vidéo Denis Guéguin
production Nowy Teatr – Varsovie
coproduction Odéon-Théâtre de l'Europe, Théâtre de la Place – Liège, La Comédie de Clermont-Ferrand – Scène nationale, Hebbel am Ufer – Berlin
créé le 30 septembre 2010 au Nowy Teatr – Varsovie

Ouverture de la location le jeudi 13 janvier
Tarifs : 32€ – 24€ – 14€ – 10€ – 6€ (séries 1, 2, 3, 4, debout)
du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi

Présent composé 10-11

romans, poésie, philosophie...

> Traversée philosophique (4/6)

Pourquoi et comment limiter les pouvoirs ?

avec Tzvetan Todorov (philosophe et historien)
animé par Jean-Marie Durand

Jeudi 13 janvier à 18h

La démocratie est un régime politique fragile parce qu'il n'use pas de la contrainte, à la manière d'une dictature. Mais il ne suffit pas que le pouvoir soit placé entre les mains du peuple plutôt que du monarque absolu : pour être légitime tout pouvoir doit être limité. La séparation des pouvoirs, la pluralité des partis et des sources d'information est nécessaire pour que les divers rouages du politique se freinent mutuellement (ou s'équilibrent). Ce qui importe c'est que nous puissions préserver le propre de notre espèce, notre «signature humaine» : avoir la capacité comme le disait Rousseau «d'acquiescer ou résister».

Avec des lectures de textes de Montesquieu, Benjamin Constant, François Flahault.

Tzvetan Todorov est historien et essayiste, directeur de recherche honoraire au CNRS. Cofondateur de la revue *Poétique*, il s'est progressivement détaché de la théorie de la littérature pour s'intéresser à l'histoire des idées.

Ses travaux portent sur les questions de l'exil, de l'altérité, de la barbarie, de la démocratie, de la vie commune : *Le Jardin imparfait* (1998), *Devoirs et délices* (2002), *La Peur des barbares* (2008), *La Signature humaine : essais 1983-2008* (2009).

En partenariat avec les Éditions du Seuil et les Inrockuptibles.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

> Atelier de la pensée

La Joie est-elle sans raison ?

dialogue entre Jean-Luc Marion, membre de l'Académie française, Olivier Dubouclez et Valère Novarina

Jeudi 27 janvier à 18h

À propos de *Certitudes négatives* Jean-Luc Marion a écrit «Connaître signifie connaître avec certitudes des objets, donc suivant les sciences : il n'y aurait de certitude qu'affirmative et scientifique. Le reste, ce qui se dit ailleurs, en philosophie ou littérature, n'apporterait aucune certitude. Voilà ce que nous tenons tous, spontanément, pour allant de soi (...) Car précisément une question, à condition qu'elle ait un sens, peut aboutir à une certitude, pourvu que nous comprenions pourquoi et comment elle doit rester sans réponse. Les questions sans réponses donnent aussi des certitudes, mais des certitudes négatives. Il se pourrait que ces certitudes négatives, qu'aucune théorie ou expérience à venir ne viendront corriger ou invalider, nous offrent infiniment plus de certitude que toute autre.»

Jean-Luc Marion, philosophe français, disciple du théologien Hans Urs von Balthasar, ancien élève de Jean Beaufret, Ferdinand Alquié et Jacques Derrida, est spécialiste de Descartes et de phénoménologie. Il enseigne à l'Université de Paris-IV Sorbonne, à l'Université de Chicago. Il est élu à l'Académie française en 2008.

Olivier Dubouclez, né en 1978, ancien élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, est agrégé de philosophie, il a notamment publié *Valère Novarina, la physique du drame* (les Presses du réel, 2005).

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Entrée libre sur réservation
present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44

> «Pourquoi aimez-vous... ?» (1/5)

«Le Lys dans la vallée» d'Honoré de Balzac

Lecture d'extraits par Catherine Millet
et rencontre animée par Daniel Loayza

Mardi 1^{er} février à 18h

Parce que la littérature d'aujourd'hui se nourrit de celle d'hier, les éditions Flammarion ont demandé à des écrivains contemporains quel était leur «classique» préféré. Chaque écrivain raconte, avec sa voix propre, sa rencontre avec cette œuvre, les personnages qui lui sont chers, les phrases qui l'ont marqué, la manière dont cette œuvre a influencé sa vie ou ses livres.

En partenariat avec les éditions Flammarion.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

> Lecture

«Inter»

de et par Pascal Quignard et ses traducteurs

Jeudi 3 février à 19h

Inter aerias fagos, poème écrit en latin par Pascal Quignard en 1976, se révèle dans le bouleversant récit qu'il fait dans ce livre, comme la matrice de son œuvre. Bénédicte Gorrillot, singulière universitaire latiniste, a confié la traduction d'*Inter aerias fagos* à des poètes, en les exhortant à prendre toutes les libertés personnelles au plus près de leur langue. *Inter* est né. Un livre de l'un, Pascal Quignard, et un livre de sept autres, Pierre Alferi, Éric Clémens, Michel Deguy, Bénédicte Gorrillot, Emmanuel Hocquard, Christian Prigent, Jude Stéfan.

Pascal Quignard est écrivain et musicien. Il a reçu le prix Goncourt pour *Les Ombres errantes* (Grasset) en 2002.

En partenariat avec les éditions Argol.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

> Traversée philosophique (5/6)

Droit à la vie ?

avec Alain Brossat (philosophe)
animé par Jean-Marie Durand

Jeudi 10 février à 18h

Peut-on parler d'un «droit à la vie» sans penser aussitôt à ceux qui en seraient dépourvus ? Et pourtant... Quand les bébés phoques sont massacrés sur la banquise, quand un laboratoire refuse de sortir des embryons du congélateur, quand les vieillards les plus fragiles meurent par temps de canicule, les protestations fusent : n'avaient-ils pas eux aussi «droit à la vie» ? Certes, mais de quelle vie parle-t-on ? La survie n'est pas la vie, disaient les anarchistes du XIX^e siècle...

Avec des lectures de textes de Fernand Deligny, J. M. Coetzee, Jean Giono, Romain Gary.

Alain Brossat enseigne la philosophie à Paris VIII-Saint-Denis. Il est notamment l'auteur de *L'Animal démocratique* (Farrago, 2000), *La Démocratie immunitaire* (La Dispute, 2003), *La résistance infinie* (Lignes, 2005) et *Le Grand Dégout culturel* (Seuil, 2008).

En partenariat avec les Éditions du Seuil et les Inrockuptibles.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

Ouvertures des locations :

Pour les manifestations du mois de janvier, le mardi 21 décembre (le mardi 14 décembre pour les abonnés) ;
Pour les manifestations du mois de février, le mardi 18 janvier (le mardi 11 janvier pour les abonnés).



Samedi 15 janvier
de 11h à 16h30

> Atelier de la pensée

La république des traducteurs

En s'appuyant sur trois textes de Valère Novarina, *Pendant la matière*, *L'Opérette imaginaire* et *Lumières du corps*, l'Odéon-Théâtre de l'Europe et l'Atelier Européen de la Traduction rassembleront des traducteurs d'Allemagne, de Grèce, de Russie, de Hongrie, d'Israël, d'Égypte, du Brésil et des États-Unis et entreprendront avec eux et le public convié un triple voyage littéraire, linguistique et européen.

Dialogue avec l'œuvre, dialogue des cultures, dialogue des imaginaires théâtraux et littéraires, animent le colloque d'une européanité vivante et riche de l'histoire des langues qui la sédimentent et l'inspirent. Pour une Europe des idiomes qui doit être une expérience culturelle novatrice entre aspiration partagée et originalité affirmée.

Traducteurs et philologues seront sur scène et dans la salle, écrivant, se répondant dans la recherche du sens, au moyen de la parole mais plus encore de l'écriture (des ordinateurs seront lisibles sur grand écran et en direct sur le site internet de l'Odéon). Il s'agit de mettre la temporalité accélérée du numérique au service de la circulation de la pensée littéraire, dompter la frénésie informative et compulsive au bénéfice d'un partage des cultures en adéquation avec le temps des hommes, avec cette durée qui est nécessaire à l'élargissement de la culture commune.

Avec les traducteurs : Amani Ayoub (Égypte), Guy Bennett (États-Unis), Angela Leite Lopez (Brésil), Natalia Mavlevitch (Russie), Louisa Mitsakou (Grèce), Sofia Rideg (Hongrie), Leopold von Verschuer (Allemagne).

Et les modérateurs : David Arar (Grèce), Marco Baschera (Suisse), Constantin Bobas (France).
En présence de Valère Novarina.

- 11h – 11h30 : séance d'ouverture
- 11h30 – 12h30 : atelier n°1
Pendant la matière (hébreu, grec, arabe, allemand et russe)
- 13h30 – 14h45 : atelier n°2
L'Opérette imaginaire (allemand, hongrois, brésilien, russe et américain)
- 15h – 16h15 : atelier n°3
Lumières du corps (hébreu, grec, arabe, allemand, américain)

Atelier de la pensée organisé sous la direction de Marco Baschera (Université de Zurich), Constantin Bobas (Université Lille 3) et de Jacques Le Ny (Atelier Européen de la Traduction).

En partenariat avec l'Atelier Européen de la Traduction.

> Théâtre de l'Odéon – Grande salle
Entrée libre sur réservation
present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44



Lundi 24 janvier
à 20h

> Soirée exceptionnelle

Le Babil des classes dangereuses de Valère Novarina

lecture dirigée par et avec Denis Podalydès de la Comédie-Française, vingt-deux acteurs et un musicien

La question est posée ici sur l'injustice fatale, cosmique, celle de la naissance. Mais la question est surtout posée sur l'injustice ordinaire, la mesquine machinerie de la peur et de la survie. Pour survivre, les gens mènent des vies terribles. *Le Babil* est un monument édifié en l'honneur de ces vies, une encyclopédie des destins et des révoltes brisées.

«Boucan animal, concert des tuyaux. Bal, poussée des chars, tout le monde qui roule, monte au poteau. À ceux qui creusent, qui poussent sans fin, brandissent l'outil, Bouche et Oreille répètent toujours : *le babil des classes dangereuses, faut qu'il cesse !* Au repas les paroles ! Au concert les muséaux !»



En coproduction avec France Culture.

> Théâtre de l'Odéon – Grande salle
Réservation theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40 / fnac
Tarifs : 18€ – 12€ – 8€ – 6€ (séries 1, 2, 3, 4)

Présent
10_{composé}
11

dates à retenir en Mars

> «Pourquoi aimez-vous... ?» (2/5)

«La Métamorphose» de Franz Kafka

Mardi 1^{er} mars à 18h

Lecture d'extraits de *La Métamorphose* de Franz Kafka par Yannick Haenel et rencontre animée par Daniel Loayza.

Organisé avec les éditions Flammarion.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

> Rencontre exceptionnelle

Tu dois changer ta vie Peter Sloterdijk

Samedi 5 mars (sous réserve, horaire à préciser)

En partenariat avec le Goethe Institut, les éditions Maren-Stell, le Collège International de Philosophie.

> Théâtre de Odéon – Grande salle / Tarifs de 6€ à 18€
Réservation theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40 / fnac

> Traversée philosophique (5/6)

Étranger à qui ?

avec Guillaume Leblanc (philosophe)
et Jean-Luc Nancy (sous réserve)

Jeudi 10 mars à 18h

Guillaume Leblanc aborde en philosophe une réalité sociale que l'actualité ne cesse d'illustrer : la stigmatisation de l'étranger. Qu'est-ce qu'être étranger dans une nation ? Qu'est-ce qu'une vie sans attaches, prise entre deux langues, en attente ? Que fait-on quand on désigne quelqu'un par le nom d'«étranger» ? Au fil de l'analyse, l'auteur dénoue tous les ressorts qui assignent les étrangers à une place intenable : dans la nation mais dehors, avec elle mais perçus contre elle. Ce faisant, l'auteur conduit le lecteur vers une question qui traverse l'histoire de la philosophie : peut-on se penser soi-même comme un autre ?

Guillaume Leblanc est professeur de philosophie à l'université de Bordeaux III. Il est notamment l'auteur de *Vies ordinaires, vies précaires* (Seuil, 2007) et *Dedans, dehors, La condition d'étranger* (Seuil, 2010)
En partenariat avec les Éditions du Seuil et les Inrockuptibles.

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40

> Atelier de la pensée

Jean Gillibert

conversation avec Robert Abirached

Jeudi 17 mars à 18h

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Entrée libre sur réservation
present.compose@theatre-odeon.fr / 01 44 85 40 44

> Rendez-vous exceptionnel

Du slam à Novarina par Dgiz, Capitaine Slam et Pierre Lambla

Samedi 19 mars à 15h

Énergie et liberté sont là, dans ce souffle, qui habite le théâtre de la parole de Novarina, le slam de Dgiz et celui de Capitaine Slam. Lucky Luke du verbe, Dgiz mêle hip hop décalé, jazz et flows débridés, textes où s'articulent autodérision et biographie salée, lignes mélodiques structurées et instruments acoustiques inspirés. Slameur virtuose, il passe en revue les maux de sa génération entre béton et prison, ou il évoque et effleure avec intelligence. Novarina comme Dgiz se retrouvent dans la profération et le sens du son, qui bouscule celui du signe. Novarina arrive en remettant en jeu toute sa vaste culture, Dgiz arrive à partir d'une recherche de cette langue qui ne lui a pas été donnée prête à l'emploi. Chez Capitaine Slam la réminiscence qui pointe n'est pas celle des intonations du rap des banlieues mais celle de la langue d'oc, il a décortiqué la langue de Novarina pour la fondre dans sa propre langue. Et puis voici un autre souffle, celui du saxophone qui rejoint le langage soufflé des slameurs et l'apparition proférante de Valère Novarina (auteur européen au cœur de la saison 2010-2011).

Spectacle produit et créé à l'Abbaye de Royaumont en 2009.

Dans le cadre de la Semaine de la langue française et de la Francophonie 2011 organisée par la Délégation générale à la langue française et aux langues de France (ministère de la Culture et de la Communication).

> Théâtre de l'Odéon – Grande salle / Tarif unique 8€
Réservation theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40 / fnac

> Conférence

La Langue coupée en 2

conférence par Pierre Fourny

dans le cadre du mois de la Francophonie.

Mardi 22 mars à 18h

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, une langue (en l'occurrence la langue française) est intégralement coupée en deux d'un gigantesque coup de bistouri horizontal. L'observation, grâce aux techniques les plus modernes, des deux monstrueux amas de moitiés de mots qui en résultent, nous conduit à considérer d'un autre oeil des vérités qui semblaient, jusqu'à aujourd'hui, inébranlables. En effet, sous les mots, à l'intérieur même des mots, se cachent, réellement, d'autres mots. Et les effets, pour beaucoup imprévisibles, de ce geste aussi définitif qu'inconsidéré, n'ont pas fini de nous étonner. Le processus se poursuit maintenant dans notre vie de tous les jours, sous nos yeux. Le phénomène s'est déjà propagé à la langue anglaise, avec une brutalité qu'il est difficile d'imaginer. Dernier fait avéré, le dépôt d'une marque lapolicecoupable. Jusqu'où ira l'instrumentalisation de ce phénomène ?

En partenariat avec ALIS

Dans le cadre de la Semaine de la langue française et de la Francophonie 2011 organisée par la Délégation générale à la langue française et aux langues de France (ministère de la Culture et de la Communication).

> Théâtre de l'Odéon – Salon Roger Blin / Tarif unique 5€
Réservation 01 44 85 40 40



© Gilles Abegg

L'Odéon-Théâtre de l'Europe en tournée

Un Tramway

d'après Un Tramway nommé Désir de Tennessee Williams / mise en scène Krzysztof Warlikowski
du 20 au 25 novembre : Festival Spielzeit Europa – Berlin
du 2 au 9 décembre : MC2:Grenoble
les 15 et 16 décembre : Grand Théâtre de Luxembourg
du 3 au 5 juin : Holland Festival – Amsterdam
du 14 au 18 juin : Comédie de Genève
du 23 au 25 juin : Koninklijke Schouwburg – La Haye

Le Petit Chaperon rouge

de Joël Pommerat d'après le conte populaire / mise en scène Joël Pommerat
les 10 et 11 janvier : Centre Culturel Joël le Theule – Sablé-sur-Sarthe
du 3 au 5 février : Teatro Palladium / PAV / Fondazione Romaeuropa – Rome (Italie)
Dans le cadre du projet Face à Face – Parole di Francia per scene d'Italia
les 3 et 4 mars : Théâtre Municipal Espace Diamant – Ajaccio
les 17 et 18 mars : Théâtre Gérard Philipe – Champigny-sur-Marne
les 29 et 30 mars : Théâtre de l'Archipel – Perpignan
les 12 et 13 avril : Le Fanal Scène nationale – Saint-Nazaire
les 17 et 18 avril : Théâtre de Saumur
du 2 au 4 juillet : Festival El Grec Barcelone – Espagne

Pinocchio

d'après Carlo Collodi / de & mise en scène Joël Pommerat
les 12 et 13 janvier : Maison des Arts et Loisirs – Thonon-les-Bains
du 19 au 21 janvier : Relais Culturel de Château Rouge – Annemasse
du 1^{er} au 3 février : Théâtre de l'Union Centre Dramatique du Limousin – Limoges
du 7 au 12 février : La Coursive Scène nationale – La Rochelle
du 29 au 31 mars : L'Espal Scène conventionnée – Le Mans
du 5 au 7 avril : La Filature Scène nationale – Mulhouse
les 15 et 16 avril : Le Carré – Sainte-Maxime
du 28 au 30 avril : Théâtre Louis Aragon – Tremblay en France
du 4 au 6 mai : Théâtre d'Angoulême Scène nationale
du 16 au 19 mai : Equinoxe Scène nationale – Châteauroux
du 25 au 27 mai : La Coupole – Saint-Louis

Le Vrai sang

de & mise en scène Valère Novarina
le 8 février : Le Phénix – Valenciennes
du 15 au 18 février : La Rose des vents – Villeneuve d'Ascq
les 22 et 23 février : Le Trident – Cherbourg
le 17 mars : Scène nationale Évreux – Louviers
les 24 et 25 mars : Comédie de Reims
les 29 et 30 mars : Forum Meyrin – Suisse
du 12 au 16 avril : TNP – Villeurbanne
du 19 au 21 avril : Comédie de Clermont-Ferrand
du 19 au 21 mai : Saint-Denis de la Réunion

Contes de Grimm

d'après les frères Grimm / adaptation & mise en scène Olivier Py
du 30 mars au 2 avril, *La Vraie Fiancée* : Théâtre de la Croix-Rousse – Lyon
du 7 au 9 avril, *Contes de Grimm* : Théâtre de Sète – Scène nationale de Sète et du bassin de Thau
les 14 et 15 avril, *La Vraie Fiancée* : La Comète, Scène nationale – Chalons-en-Champagne
les 21 et 22 avril, *La Vraie Fiancée* : Comédie de Caen

Les Perses

d'après Eschyle / mise en scène Olivier Py
Tournée hors les murs en Île-de-France du 26 avril au 21 mai / du 30 mai au 4 juin / du 14 au 17 juin
du 7 au 10 juin : ATP d'Aix-en-Provence
du 24 au 27 mai : Théâtre de Grasse

Ma chambre froide

de & mise en scène Joël Pommerat
les 12 et 13 mai : Théâtre d'Arras

Épître aux jeunes acteurs

de & mise en scène Olivier Py
les 31 mai et 1^{er} juin : Théâtre de Grasse

Rejoignez nos tribus !

Un deuxième site pour notre théâtre : Tribus Odéon, le théâtre en partage. Ce nouveau site est destiné aux élèves et enseignants, ainsi qu'aux acteurs du champ social. Il vise à favoriser l'accès aux ressources de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à son histoire, à ses créations théâtrales (du texte à la représentation) par un partage des expériences (ateliers, rencontres, discussions). Dès janvier 2011 ! Connectez-vous sur tribus-odeon.eu